

# LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le **JEUDI** et le **DIMANCHE**

*Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis*

**DIRECTION :**

18, rue d'Enghien, 18

PARIS

**ABONNEMENTS :** { Paris et Dép<sup>ts</sup>. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.  
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.*

**SOMMAIRE :** I. Histoire de la Semaine: L'innocent, par Jean Moréas. — II. Une famille, par Guy de Maupassant. — III. Le violon de faïence, par Champfleury. — IV. Pêcheur d'Islande, par Pierre Loti. — V. Zo'har, par Catulle Mendès. — VI. Souvenirs de la maison des morts, par Th. Dostojewsky. — VII. Le duc de Carlepont, par Amédée Achard. — VIII. Honneur me tient, par Louis Davyl.

## UNE FAMILLE



Madame Radevin prit mon bras d'un air cérémonieux et on passa dans la salle à manger. (Voir page 307.)

## HISTOIRE DE LA SEMAINE

### L'INNOUCENTO <sup>(1)</sup>

Elle s'en va, toute droite, et longue, longue et poudreuse sous le soleil ardent, l'unique rue du village, avec sa bordure de masures blanchies à la chaux et recouvertes de chaume; avec, tout au bout, sa petite église très délabrée, où le cadran postiche marque toujours la même heure depuis tant d'années. Au-dessus, la montagne aux sapinières crépues comme des têtes de nègre où, tout au fond, bleussent les glaciers vierges; au delà, le gave plein de truites, s'acharnant contre les tas de rocs de son lit sous le petit pont que les lourds chariots débordants de fourrage font trembler de leur poids.

Elle avait grandi là, l'Innocento, comme on l'appelait familièrement, entre les pourceaux et les poules, grognant et gloussant avec eux sur le fumier et dans la boue. Une grosse tête difforme, enfoncée dans des épaules mal équarries, des yeux trop petits falotement brillants, de vrais yeux de crétin; la bouche fendue jusqu'aux oreilles, avec des lèvres minces et des dents déjà toutes mousues. Les bras trop longs, la main trop large, le pied s'aplatissant dans l'espadrille.

Ainsi, gambadant par les champs de maïs et les carrés de légumes, le corps difforme et l'esprit embrumé, la pauvre idiote attrapa ses vingt ans.

Ses parents étant morts, une vieille femme, Mme Lafont, l'avait prise à son service. Elle gardait les bestiaux et allait blanchir le linge au torrent.

Les gars du village se moquaient d'elle en lui prenant le menton avec des mines comiques, et les jeunes filles lui demandaient confidentiellement, histoire de rire un brin, si elle avait un amant : *As ouñ galan, Innocento?* Et la pauvre idiote écarquillait ses petits yeux, ne comprenant pas, et gloussait comme ses poules.

C'était une après-midi de juillet. Un soleil fauve dardait ses rayons rouges dans le ciel blanc. Les mouches bourdonnaient au-dessous des eaux stagnantes, les guêpes picorait sur la haie, les gélinottes roucoulaient dans les branches, et les petits lézards verts rampaient dans les buissons creux. L'Innocento, qui paissait ses bestiaux par les champs, sentit sa tête lourde de somnolence et s'endormit à l'ombre des peupliers.

En ce moment le garde-champêtre Miquelas passait par le sentier, ivre. Il vit l'Innocento endormie sous les peupliers, et une idée baroque traversa sa tête alourdie par la boisson.

— Tiens, comme c'est drôle! se dit-il.

Puis il réveilla d'un coup de pied la pauvre idiote. Elle se frotta les yeux en grognant. Alors il la prit dans ses bras et l'emporta dans le taillis prochain où l'herbe poussait haute.

Et les mouches bourdonnaient au-dessus des eaux stagnantes, et les guêpes picorait sur la haie, et les petits lézards verts rampaient dans les buissons creux.

Depuis ce jour-là, lorsque les jeunes filles lui demandaient : *As ouñ galan, Innocento?* l'idiote ne gloussait plus comme ses poules et son regard devenait sérieux.

Quelques mois après, sa taille s'épaissit visiblement et les gars du village, en la rencontrant, disaient avec des éclats de rires :

— Comme tu engrais, l'Innocento? Serais-tu enceinte?

Mais elle ne répondait pas, et s'enfuyait en courant par les carrés de betteraves.

Souvent, le soir, en se déshabillant, elle fixait des yeux inquiets sur son ventre gonflé et se rappelait

(1) Le thé chez *Miranda* (Tresse et Stock).

en rougissant le jour où elle s'endormit sous les grands peupliers.

Dans le village, on souriait en la voyant passer, et les commères se chuchotaient avec des mines étonnées :

— Mais qui diable a pu faire ça?

La vieille Mme Lafont, très intriguée, appela un empirique de passage, et lui fit examiner sa servante. L'empirique déclara que la jeune fille était enceinte.

Alors la vieille femme entra dans une colère effroyable et intima à sa servante de quitter la maison au plus vite.

La pauvre idiote fit un paquet de ses hardes et partit en pleurant par la campagne sans savoir où elle allait. A la tombée de la nuit, elle s'arrêta, brisée de fatigue, sur un petit pont en bois jeté sur la rivière qui s'engouffrait avec un fracas lugubre sur les rocs pointus.

La nuit était délicieuse. La lune nimbée d'argent brillait sur la montagne apaisée. On entendait les chiens hurler au loin et l'eau clapoter sous le pont. Une douce brise parfumée de framboises bruissait dans les lamelles des pins. L'esprit de la pauvre Innocento revint encore à ce jour où le garde-champêtre l'emporta dans le taillis, et sur ses lèvres minces un sourire doux et amer à la fois passa furtivement. Elle regarda son ventre gonflé et le palpa avec curiosité.

Puis, comme si un éclair subit eût traversé son cerveau enténébré, elle se mit à sangloter.

La lune s'était cachée derrière les hautes futaies.

L'Innocento regarda un instant l'eau brunie s'engouffrant avec un lugubre fracas au fond des rocs pointus, puis elle escalada le parapet, et se jeta sans un cri dans la rivière.

JEAN MORÉAS.

## UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gais, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, fines, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'esprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avons vécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémis des mêmes sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions complètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin? Peut-on comprendre ces choses-là? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant se fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse au point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale? Un homme peut changer en quinze ans!

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant : — « Georges ». Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait : « Cristi, tu n'as pas maigri ». Il répondit en riant : « Que veux-tu? La bonne vie! la bonne table! les bonnes nuits! Manger et dormir voilà mon existence! »

Je le contemplai, cherchant dans sa large figure les traits anciens, les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé; mais je ne trouvais plus le regard et je me disais : « S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. »

L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié; mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon me dit :

« Tiens, voici mes deux aînés ».

Une fillette de quatorze ans, presque une femme, et un garçon de treize ans, vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi? »

Il répondit en riant : « Mais, oui ».

— Combien en as-tu donc?

— Cinq! Encore trois restés à la maison! »

Il avait répondu cela d'un air fier, content, presque triomphant; et moi je me sentais saisi d'une pitié profonde, mêlée d'un vague mépris, pour ce reproducteur orgueilleux et naïf qui passait ses nuits à faire des enfants entre deux sommes, dans sa maison de province, comme un lapin dans une cage.

Je montai dans une voiture qu'il conduisait lui-même et nous voici partis à travers la ville, triste ville, somnolente et terne, où rien ne remuait par les rues, sauf quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, sur sa porte, ôtait son chapeau; Simon rendait le salut et nommait l'homme pour me prouver sans doute qu'il connaissait tous les habitants par leur nom. La pensée me vint qu'il songeait à la députation, ce rêve de tous les enterrés de province.

On eut vite traversé la cité et la voiture entra dans un jardin qui avait des prétentions de parc, puis s'arrêta devant une maison à tourelles qui cherchait à passer pour château.

« Voilà mon trou », disait Simon, pour obtenir un compliment.

Je répondis : « C'est délicieux ».

Sur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite. Ce n'était plus la fillette blonde et pâle que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une grosse dame à falbalas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une femme. C'était une mère, enfin, une grosse mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procréait sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.

Elle me souhaita la bienvenue et j'entra dans le vestibule où trois mioches alignés par rang de taille semblaient placés là pour une revue comme des pompiers devant un maire.

Je dis : « Ah! ah! voici les autres. »

Simon, radieux, les nomma « Jean, Sophie et Gontran ».

Le porte du salon était ouverte. J'y pénétrais et j'aperçus au fond d'un fauteuil quelque chose qui tremblotait, un homme, un vieil homme paralysé.

Mme Radevin s'avança : « C'est mon grand-père, monsieur. Il a quatre-vingt-sept ans. »

Puis elle cria dans l'oreille du vieillard trépidant : « C'est un ami de Simon, papa. » L'ancêtre fit un effort pour me dire bonjour et il vagit : « Oua, oua, oua » en agitant sa main. Je répondis : « Vous êtes trop aimable, monsieur » et je tombai sur un siège.

Simon venait d'entrer ; il riait :

« Ah ! ah ! tu as fait la connaissance de bon papa. Il est impayable, ce vieux ; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, mon cher, à se faire mourir à tous les repas. Tu ne te figures point ce qu'il mangerait si on le laissait libre. Mais tu verras, tu verras. Il fait de l'œil aux plats sucrés comme si c'étaient des demoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle, tu verras tout à l'heure. »

Puis on me conduisit dans ma chambre pour faire ma toilette, car l'heure du dîner approchait. J'entendais dans l'escalier un grand piétinement et je me retournai. Tous les enfants me suivaient en procession, derrière leur père sans doute pour me faire honneur.

Ma chambre donnait sur la plaine, une plaine, sans fin, toute nue, un océan d'herbes, de blés et d'avoines, sans un bouquet d'arbres ni un coteau, image saisissante et triste de la vie qu'on devait mener dans cette maison.

Une cloche sonna. C'était pour le dîner. Je descendis.

Mme Radevin prit mon bras d'un air cérémonieux et on passa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peine placé devant son assiette, promena sur le dessert un regard avide et curieux en tournant avec peine d'un plat vers l'autre, sa tête branlante.

Alors Simon se frotta les mains : « Tu vas t'amuser », me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère souriait seulement en haussant les épaules.

Radevin se mit à hurler vers le vieillard, en formant porte-voix de ses mains.

« Nous avons ce soir de la crème au riz sucré. »

La face ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla plus fort de haut en bas, pour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner. « Regarde », murmura Simon. Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé ; et le domestique lui enfonçait de force dans la bouche la cuiller pleine, tandis qu'il soufflait avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandis que leur père, très content, répétait : « Est-il drôle, ce vieux ? »

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard les plats posés sur la table ; et de sa main follement agitée essayait de les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désolé de tout son être, de son œil, de sa bouche, de son nez qui les flairait. Et il bavait d'envie sur sa serviette en poussant des grognements inarticulés. Et toute la famille se réjouissait de ce supplice odieux et grotesque.

Puis on lui servait sur son assiette un tout petit morceau qu'il mangeait avec une glotonnerie fiévreuse, pour avoir plus vite autre chose.

Quand arriva le riz sucré, il eut presque une convulsion. Il gémissait de désir.

Gontran lui cria : « Vous avez trop mangé, vous n'en aurez pas. » Et on fit semblant de ne point lui en donner.

Alors il se mit à pleurer. Il pleurait en trem-

blant plus fort, tandis que tous les enfants riaient.

On lui apporta enfin sa part une toute petite part ; et il fit, en mangeant la première bouchée de l'entremets, un bruit de gorge comique et glouton, et un mouvement du cou pareil à celui des canards qui avalent un morceau trop gros.

Puis, quand il eut fini, il se mit à trépigner pour en obtenir encore.

Pris de pitié devant la torture de ce Tantale attendrissant et ridicule, j'implorai pour lui : « Voyons, donne lui encore un peu de riz ? »

Simon répondit : « Oh ! non, mon cher, s'il mangeait trop, à son âge, ça pourrait lui faire mal. »

Je me tus, rêvant sur cette parole. O morale, ô logique, ô sagesse ! A son âge ! Donc, on le privait du seul plaisir qu'il pouvait encore goûter, par souci de sa santé ! Sa santé ! qu'en ferait-il, ce débris inerte et tremblotant ? On ménageait ses jours, comme on dit ? Ses jours ? Combien de jours, dix, vingt, cinquante ou cent ? Pourquoi ? Pour lui ! ou pour conserver plus longtemps à la famille le spectacle de sa gourmandise impuissante ?

Il n'avait plus rien à faire en cette vie, plus rien. Un seul désir lui restait, une seule joie ; pourquoi ne pas lui donner entièrement cette joie dernière, la lui donner jusqu'à ce qu'il en mourût.

Puis, après une longue partie de cartes, je montai dans ma chambre pour me coucher : j'étais triste, triste, triste !

Et je me mis à ma fenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, très doux, très joli gazouillement d'oiseau dans un arbre, quelque part. Cet oiseau devait chanter ainsi, à voix basse, dans la nuit, pour bercer sa femelle endormie sur ses œufs.

Et je pensai aux cinq enfants de mon pauvre ami, qui devait ronfler maintenant aux côtés de sa vilaine femme.

GUY DE MAUPASSANT.

## LE VIOLON DE FAÏENCE

PAR  
CHAMPFLEURY (1)

I  
(SUITE)

Dalègre ne put maîtriser son émotion : une sueur froide perlait sur son front ; il voulait parler et les paroles qui s'arrêtaient dans la gorge lui faisaient autant de mal qu'une croûte de pain dans le gosier ; Gardilanne lui eût donné sur le crâne un coup avec le violon de faïence qu'il eût préféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier, son cerveau comme ses jambes. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris ! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général reçu après une importante victoire par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Oh... as-tu... trouvé... ce violon ? demanda Dalègre quand il fut revenu à la raison froide.

— Chez le brocanteur du quai où j'ai acheté l'armoire.

— Impossible ! s'écria Dalègre, dont tous les membres tremblaient.

— Comment ! tu n'avais pas vu le violon ? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique.

— Pendant que j'y étais avec toi ?

— Oui, cher Dalègre. Ah ! mon ami, tu n'as pas encore l'œil américain !

— L'œil américain ? demanda Dalègre.

— Ça ne veut rien dire, mais les amateurs se comprennent... Comment ! quand j'ai marchandé cette abominable armoire, que je l'ai louée publiquement à la barbe du marchand, tu n'as pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'ai pourtant donné quelques leçons à Paris ; mais en province on se rouille... Dis-moi donc où se trouve le meilleur emballeur de la ville.

— Pour le violon ?

— Oui ; je veux m'entendre avec lui tout de suite pour envelopper le violon dans de la ouate d'abord, du crin ensuite, et du son pour remplir la caisse.

— Es-tu si pressé ?

— Sans doute ; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant aujourd'hui il en souffrait. Ce violon déniché sous ses yeux lui crevait le cœur ; mais ce qui devait à jamais séparer les deux collectionneurs amena au contraire une concorde apparente. Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte ; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et parut très contrarié du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé, la découverte inattendue du violon prouvait l'existence de beaucoup de faïences enfouies qu'il s'agissait de chercher. Pourquoi Gardilanne ne retarderait-il pas son départ ? était-il si pressé ? Mais Gardilanne fut inflexible et ne mordit pas à ses amabilités tardives. Si la diligence eût pu le prendre le soir même, il serait parti, ne rêvant plus que d'accrocher à l'endroit le plus apparent de son musée cette pièce inappréciable tirée des entrailles de la province.

II

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux, s'amaigrissant de jour en jour, dont la figure prenait la triste livrée de l'envie. Dalègre était jaloux, et cette passion le minait. Il mangeait, dormait à peine, et toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence. On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars d'autant plus diaboliques, qu'ils commençaient par les plus douces illusions. A peine Dalègre fermait-il les yeux, qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal. Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées, et un horrible gnome, accroupi sur la poitrine du dormeur, tirant de ce même violon des mélodies épileptiques, brisait les nerfs du malheureux en même temps qu'il l'étouffait. Dalègre se réveillait effrayé, et, pour ne pas voir se renouveler cet effrayant spectacle, se levait, ouvrait la fenêtre, et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon ne s'en représentait pas moins.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard, se disait Dalègre en regardant une boiserie vide. Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais, s'il avait pu entrer en possession de cette ravissante céramique. Un jour, nettoyant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondoville, qui l'avaient tant réjoui autrefois, et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons à boire, avec son plain-chant solennel, n'était-elle

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le n° 67.